

Ecrivains et poètes de Thessalonique
Jacques Lacarrière. *Le Nouvel Observateur* 1990

Où peut-on se sentir le plus Grec : sur les mers, dans les cafés d'Athènes, des rues de Salonique ou dans une petite ville d'Epire ? À lire les recueils, nouvelles et récits grecs qui viennent de paraître depuis le début de l'année, on pourrait se poser la question tant tous ces livres présentent des images neuves mais disparates de la réalité grecque.

Avec Nikos Kavvadias, né en Mandchourie et qui navigua des années durant comme radio-télégraphiste à bord de cargos et de navires de ligne, nous voici dans les mers du sud, de Port-Saïd à l'Australie, et surtout dans les conversations des officiers de quartⁱ. Aujourd'hui, on a la manie de toujours se référer à des auteurs connus pour parler d'auteurs inconnus. Mais quiconque écrit sur les ports, les mers et les bordels d'Asie doit-il à tout prix ressembler à Conrad et Melville ? Kavvadias ne ressemble à personne. Son écriture, son style, ses obsessions sont bien à lui et si cet Ulysse moderne nous charme et souvent nous émeut, c'est qu'il a le don de l'ellipse, le don d'esquisser ou de peindre en quelques mots, une silhouette, une atmosphère, un être à la dérive. Lisez *Lipar* exemple, récit d'une singulière rencontre entre le narrateur et une petite chinoise de dix ans : vous avez là la quintessence de la nouvelle car tout est dit en ces quarante pages, tout est dit par ce qui n'est pas dit, par ce silence qui sépare et unit les mots comme il sépare et unit ces deux êtres. Mais l'univers de Kavvadias n'est rien moins qu'idyllique : les bateaux y sont tous des rafflots, les filles des vérolées et ses marins titubent sur les ponts entre alcoolisme et syphilis. Et pourtant le charme de l'écriture, une écriture précise et dense merveilleusement rendue par ses deux traducteurs, opère en cette boue des mers comme une décantation restituant à chaque personnage sa singularité et sa fragilité irremplaçables. Kavvadias ne s'est jamais senti autant Grec que lorsqu'il écrivait grec à l'autre bout du monde.

Avec Dimitris Hadzis au contraire nous voici au coeur de la Grèce la plus moins maritime qui soit, la Grèce montagneuse de l'Epire. Etrange rencontre que celle de ces deux auteurs expatriés, l'un sur les mers du sud, l'autre dans les pays de l'Est et qui se trouvent aujourd'hui réunis par le hasard de publications parallèles. Si *Le Quart* de Kavvadias décrit bien une société en perdition, qui se dilue peu à peu dans l'anonymat des mers et la gangrène des ports, *La fin de notre petite ville*ⁱⁱ décrit l'agonie d'une société provinciale. Militant de gauche dès l'avant-guerre, Hadzis dut quitter la Grèce à la fin de la guerre civile pour se réfugier en Roumanie puis en Hongrie où il passa vingt-cinq années. C'est là qu'il écrira ce recueil de nouvelles, malheureusement scindé entre deux éditeurs, où avec une minutie de détective il reconstitue les faits et gestes des personnages de sa ville.

Inventaire des mensonges, des mesquineries, des lâchetés de chacun, inventaire aussi des incompréhensions et des malentendus séparant les communautés (car il y a une communauté juive dans cette petite ville, magnifiquement décrite dans la nouvelle *Sabethai Kabilis*) , dissection des vies ratées, du temps figé, des ambitions absurdes (dans la très belle nouvelle *Le cahier du détective*) , ces textes baignent tout entiers dans ces paysages bouchés, cette grisaille imprégnant *Le voyage des comédiens*, ou *Le voyage à Cythère*, films du cinéaste **Théo Angelopoulos**. C'est une Grèce totalement de l'autre côté de miroir, reflétant non la mer bleue mais les monts gris et les âmes mortes. Reflétant des êtres entre cynisme et désespoir, à l'exception de deux d'entre eux, deux femmes, la tante Aghéliki et Margarita Perdikaris , la petite résistante fusillée à vingt ans et qui, face au peloton d'exécution, agite la main et meurt en disant : Hé, bonsoir !

De quel temps, de quelle Grèce nous parle Georges Cheimonas dans les trois récits publiés sous le titre *Les bâtisseurs*ⁱⁱⁱ ? À travers cette écriture-incantation, rompue, brisée, disloquée mais toujours maîtrisée en ses rythmes et ses respirations, on se sent contemporain de temps héroïques ou tragiques, on explore le corps d'une Histoire vivante où tous les siècles continueraient d'être présents. Écriture déconcertante de prime abord et qui semble n'avoir pas de pôle ni de thème précis mais qui en réalité charrie des mémoires multiples comme un fleuve en crue : mémoire byzantine dans *Le mariage*, écrit à partir d'un texte inachevé du poète Solomos, mémoire antique avec *Le frère*, transposant le thème des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle dans le contexte d'un affrontement présent, mémoire contemporaine dans *Les bâtisseurs* où sourdent par endroits des images saisissantes, particulièrement bien rendues par le traducteur. Il n'y a pas de véritables personnages en ces récits mais des êtres saisis entre deux métamorphoses ou deux combats, défiant les forces conjuguées de l'Enfer. Des êtres jamais limités à leur propre temps ni à eux-mêmes, qui voyagent parfois à travers les siècles et les apparences et contiendraient l'histoire de leur lignée mythique

On retrouve Dimitris Hadzis et Georges Cheimonas dans deux courts récits de *Arrêts sur image*, recueil de nouvelles grecques contemporaines, paru à l'occasion des *Belles Etrangères* consacrées cette année à la Grèce^{iv}. Quatorze auteurs, tous inconnus jusqu'à ce jour même si certains d'entre eux comme Nikos Gavril Pendzikhis écrivent et publient depuis quarante ans. La nouvelle est un genre très courant et très prisé en Grèce et qui a donné des chefs d'oeuvre, ce qui n'est qu'exceptionnellement le cas pour les romans. Les quatorze nouvelles de ce livre sont fatalement inégales mais elles donnent une idée juste de la diversité des courants littéraires d'aujourd'hui. Inutile d'y chercher la moindre trace de folklore ou de régionalisme. Tout cela a disparu depuis longtemps. Les sujets traités le sont d'abord par le regard, l'écriture, qu'ils se passent en Grèce ou ailleurs et si l'on peut regretter que Mario Hakkas, un des grands prosateurs grecs de l'après-guerre, mort prématurément à quarante ans, soit représenté par un texte mineur. La plupart des autres textes seront de franches découvertes. Lisez *La fosse* de Tolis Kazandzis, *Charpie* de Vanguélis Raptopoulos et *Post-scriptum du Moyen-Age* de Zyranna Zatéli, vous y trouverez une cruauté mais aussi une lucidité et une luminosité singulières. L'acquis majeur de cette décennie en Grèce, c'est que désormais censure et auto censure appartiennent à un temps révolu. On peut tout dire et tout écrire dans la Grèce d'aujourd'hui. Ainsi, plus rien ne s'interpose entre les réalités du présent et l'image souvent peu flatteuse, impitoyable et même atroce qu'en donnent certains auteurs. Cette Grèce-là, celle qu'on trouve dans *Arrêts sur image*, ne nous vient pas du sud ensoleillé ni des plages engorgées mais de villes muettes, de terrains vagues et de maisons quasi abandonnées où parfois une veuve tisse et retisse le fil d'un destin misérable. C'est une Grèce hivernale, parfois même infernale, farouche en tout cas et comme expatriée de toute terre heureuse. C'est bien là aussi la Grèce pluvieuse et désolée des films d'Angélopoulos, celle qui jusqu'à ce jour n'était jamais venue jusqu'à nous et qui s'annonce enfin en ces quelques textes précurseurs.

Une grande partie des écrivains choisis dans *Arrêts sur image* : Pendzikhis, Hadzis, Houliaras, Ioannou, Kazandzis, Milionis sont nés à Salonique ou en Grèce du nord et certains y vivent et y travaillent toujours. Sans qu'on puisse parler " d'école de Salonique " cette ville a joué un rôle essentiel dans la littérature contemporaine en Grèce, ne fut-ce que par le nombre d'auteurs qui y sont nés. De la génération d'après-guerre, elle a vu naître ou grandir le poète Anagnostakis, les romanciers Taktis et Vassilikos. Cette " mère des pauvres " comme on la nomme abrite aujourd'hui une pléiade de poètes, que Michel Volkovitch vient de traduire et réunir dans un numéro spécial et bilingue (grec-français) de la revue *Tram*^v. Là encore, inutile de chercher folklore ou couleur locale. La couleur de la plupart de ces poèmes serait plutôt celle de l'orage, avec de très rares éclaircies. Salonique - ou Thessalonique - est devenue depuis la fin de la guerre une véritable capitale littéraire, tout à fait autonome et indépendante d'Athènes. La tradition byzantine y est plus vivante qu'ailleurs et l'arrière-pays montagneux, la présence toute proche de la Turquie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie, l'éloignent ou la séparent des tentations solaires et égéennes. Bâtie aux marges du monde slave et du monde ottoman, environnée de paysages splendides mais sévères, Thessalonique est une ville à part dans l'histoire et dans la culture grecques.

Pour la première fois, elle nous livre en ce recueil, à travers les images somptueuses ou désabusées de ses poètes, les secrets longtemps oubliés de sa longévité. Loin du miroir et des mirages égéens, les poètes de Thessalonique nous disent à leur façon que cette Grèce nordique, austère et méconnue sait et peut, elle aussi, susciter des images mémorielles, des oeuvres singulières et des ombres souvent lumineuses.

Signalons aussi aux éditions Hatier/Confluences la parution de deux ouvrages sur la littérature grecque moderne :

- Mario Vitti : *Histoire de la littérature grecque moderne* (Texte français de Renée-Paule Debaisieux, 430 pages)
- Michel Grodent : *Le bandit, le prophète et le mécréant, La Poésie et la Chanson dans l'histoire de la Grèce moderne* (300 pages, Revue Cemoti)

- ii Nikos Kavvadias, *Le Quart* (Traduit du grec par Michel Saunier, 280 pages, Edition Climats), Li suivi de *La Guerre* (Nouvelles traduites du grec par Michèle Barbe, 80 pages, Edition Climats)
- iiII Dimitris Hadzis, *La fin de notre petite ville* (traduit du grec par Michel Volkovitch)
I- *Le cahier du détective* (150 pages, Edit, Complexe)
II- *Le testament du professeur* (110 pages, Editions de l'Aube)
- iiiIII Georges Cheimonas, *Les Bâtisseurs* (Récits traduits du grec par Michel Volkovitch, 110 pages, Editions Maurice Nadeau)
- ivIV *Arrêts sur image*, Nouvelles grecques (190 pages, Editions Hatier/Confluence)
- v V *Tram*, Janvier 1990, *Poètes de Thessalonique et de la Grèce du nord* (choisis, traduits et présentés per Michel Volkovitch, 200 pages)